Rencontrer d'une île : impressions d'un Jurassien en mission à la Réunion

Autor(en): **Jubin, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **71 (1968)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684978

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

RENCONTER D'UNE ILE

Impressions d'un Jurassien en mission à la Réunion

PAYS DE LIBERTÉ

Pays de pics et de crevasses
lourd de végétales clartés
aux confins du soleil qui rêvasse
dans l'incantation de l'été.

Le nue entoure le volcan
de fièvre d'or et de moustaches;
on dirait un grand pélican
qui de la terre s'amourache.

Pays de danse et de séga
sur le sable doux des vacances
où la mer glauque divulgua
les plus nocturnes confidences.

Les mâts lisses des aloès
boivent de l'azur et des songes;
la rosée perle son palmarès
au velours des feuilles de songe.

Pays beau de filles luisantes
et de garçons au rire blanc;
ils sèment en rondes plaisantes
la fleur de feu de but en blanc.

Mon île au vent et sous le vent,
écoute le bruit de ton âme:
elle chante en rythmes fervents
la liberté que tu réclames.

Il est sept heures du matin. Des cris longent les couloirs du bateau: « On arrive ! » Renfrogné par une nuit d'insomnie et un grippal énervement, je grimpe sur le pont. L'île de la Réunion est là, toute proche. Jaillie des flots de l'océan Indien, elle frémit dans la brume de l'aube violette. Le navire pénètre dans le bassin de la Pointe des Galets, le seul port commercial de l'île. Sur le quai, des inconnus déploient un drapeau suisse. Une voiture blanche porte l'inscription: « Don d'Emmaüs-Suisse à la Fondation Raoul Follereau ». Notre groupe de sept volontaires laïcs missionnaires de Romandie, prêts à partager la montée de ce minuscule pays en voie de développement, découvre sa nouvelle patrie.

Dès la sortie du port, la misère et l'alcoolisme nous sautent aux yeux, nous sautent au cœur. Cases couvertes de tôle ondulée ou de vétiver; hommes titubant ou vociférant; gosses déguenillés, rentrant du point d'eau avec un fer-blanc sur la tête, odeur chaude de saleté. Néanmoins, le bleu du ciel étale une tendresse inconnue, imprégnante. Des oiseaux à fil blanc brodent dans la lumière une irréelle dentelle. Des bananiers chantent à hauteur d'homme ce que les palmes des cocotiers chuchotent aux alizés. Dès l'abord, nous sommes fixés: cette île se révèle un pays de contrastes, de surprises et d'enchantements.

PERLE DE L'OCÉAN INDIEN

Située à huit cents kilomètres à l'est du continent malgache, la Réunion paraît minuscule avec ses 207 kilomètres de pourtour. Et pourtant...

Surgie des flots, cette île résulte d'une succession d'éruptions volcaniques et d'effondrements; d'où son relief tourmenté, déchiqueté, dévoré par une prodigieuse érosion due aux pluies cycloniques. Au centre, un massif depuis longtemps éteint, éventré par trois grands cirques dont les arêtes montent en lames hérissées. Le piton des Neiges, le plus haut sommet, culmine à 3069 m. Il soude les trois cirques à la façon d'une tige de feuille de trèfle. Au sud-ouest, le piton de la Fournaise, volcan actif par intermittence, s'entoure de caldeiras concentriques. De ces sommets, plus de six cents ravines rayonnent vers la mer, profondément entaillées dans la masse de lave et de basalte. Les pentes extérieures des cirques et pitons, coupées de gorges et d'abîmes, s'abaissent régulièrement jusqu'à la mer et constituent le terroir agricole de l'île, la ceinture verte, le paradis de la canne à sucre.

Plus de la moitié de la surface du sol est inexploitable. Pour des raisons économiques et climatiques, la population vit surtout au bord de la mer. Elle y a édifié villages et villes, véritable couronne de saints: Saint-Denis, Sainte-Marie, Sainte-Suzanne, Saint-André, Saint-Benoît, Sainte-Anne, Sainte-Rose, Saint-Philippe, Saint-Joseph, Saint-Pierre, Saint-Louis, Saint-Leu, Saint-Gilles, Saint-Paul...

Petite île, certes, mais mosaïque de paysages, juxtaposition de microclimats. A Sainte-Rose, dans la partie au vent de l'île, fortement arrosée, la forêt tropicale tamise la lumière verte; les lianes pendent; les mousses innombrables et les orchidées variées croissent jusque sur les troncs des arbres aux bois de couleur: bois rouge, bois noir, bois de fer, tan rouge, bois d'olive, benjoin. A la Plaine des Cafres, les brandes, les genêts et les tamarins recouvrent les pustules des cônes adventifs depuis longtemps assagis. Les bassins bleus de la vallée de Langevin succèdent aux bassins verts allongés sur la lave polie ou cordée; les lataniers, les avocatiers (dont la poire molle se nomme avocat) et les bananiers dissimulent les cases autour desquelles grouillent les enfants, les poules et les cochons noirs en liberté. Saint-Gilles, dans la partie sous le vent de l'île, offre une plage sablonneuse sous les filaos aux longs cheveux verts. Saint-Leu languit parmi les herbes jaunes d'une savane brûlée au soleil. Saint-Paul s'enorgueillit de cocotiers, de palmeraies, de bananeraies et d'arbres à pain. A l'Entre-Deux, mandariniers, orangers font bon ménage avec les caféiers. Partout on rencontre des aloès, des corbeilles d'or, des jamroses, des ananas, des bibassiers, des manguiers... Quand vient Noël, les flamboyants lancent leur grand feu rouge sur tout le littoral et les letchis réservent aux gourmets leurs fruits savoureux. Il est peu de plantes et de fruits qui ne trouvent dans cette île leur milieu écologique.

AU VENT DE L'HISTOIRE

En 1642, la Compagnie française de l'Orient, fondée par Richelieu, prit possession de l'île déserte, sans y laisser personne. Connue des pilotes arabes, des conquérants portugais (qui ont laissé leur nom à l'archipel des Mascareignes) et des pirates avec ou sans nationalité, l'île ne fut peuplée qu'en 1665. Colbert, au nom du roi de France, envoya un navire de la marine royale en prendre possession. Vingt Français y furent déposés, bientôt rejoints par d'autres colons et flibustiers. La Compagnie des Indes entreprit la mise en valeur de ce relais et point stratégique important sur la route

d'Orient. Elle introduisit le café qui resta jusqu'en 1815 la principale culture d'exportation. A cet effet, on engagea de la main-d'œuvre malgache et africaine. En 1788, on comptait plus de trente-huit mille esclaves sur quarante-six mille habitants. Bientôt, toutes les pentes de l'île, jusqu'à quatre cents mètres d'altitude, furent couvertes de caféières. En 1806 et 1807, de terribles cyclones s'abattirent sur l'île, raclant le sol jusqu'au tuf, déracinant tous les caféiers. C'est alors que démarra la culture de la canne à sucre. Par ailleurs, on développa celle du riz, du blé, des légumes secs (haricots, pois, lentilles). De cette époque date l'habitude de manger du riz. Aujourd'hui encore, cette graminacée représente la base des repas, voire l'unique plat, alors que sa culture a complètement disparu.

L'île s'appela successivement Bourbon, la Réunion, île Bonaparte, connut l'occupation anglaise de 1810 à 1814, reprit son nom de Bourbon, puis dès 1848 se nomma définitivement la Réunion.

Après l'émancipation des esclaves, en 1848, il fallut recruter la main-d'œuvre aux Indes. Les Malabars arrivèrent par vagues successives. A la fin du XIXe siècle, Chinois et Indiens musulmans complétèrent l'éventail multiracial.

Aujourd'hui, les couleurs et les races s'interpénètrent profondément. S'il est encore possible de distinguer certaines ethnies, il n'existe aucune frontière entre elles. Cette absence de racisme frappe tout visiteur et réjouit le cœur des Français. En effet, la population réunionnaise, extrêmement diverse dans ses amalgames, a pour dénominateur commun sa culture et sa citoyenneté françaises.

A la fin de la dernière guerre mondiale, la Réunion, soumise à un blocus sévère, était complètement ruinée. Un espoir surgit: l'Assemblée nationale vota, à Paris, la loi du 19 mars 1946 transformant la Guadeloupe, la Guyane, la Martinique et la Réunion en départements français d'outre-mer. Le redressement pouvait commencer. Il fut surtout sensible après 1959.

Là-bas, chacun affirme avec conviction que la Réunion possède deux Bons Dieux: M. Michel Debré et l'autre. En effet, le ministre français de l'économie et des finances fut élu député de ce département à l'Assemblée nationale en 1963. Sensible et passionné comme les Créoles, il jouit chez eux d'un grand crédit, non seulement parce qu'il s'avère homme politique d'une rare intégrité, mais surtout parce qu'il a su comprendre cette population dont il est proche, donner à l'île un élan, une impulsion, une aide efficace pour tenter de la sortir de son sous-développement. Ce mouvement amorcé pourra-t-il être maintenu ?

Pour monter du verger tropical de Saint-Louis à l'âpreté du cirque de Cilaos, la route valse par plus de quatre cents lacets, maints ponts et tunnels. Elle s'arrête dans une vaste cuvette de douze kilomètres de diamètre, limitée par des remparts verticaux et propres à déclencher une tendance à la claustrophobie. Gorges, pics, plateaux, pentes abruptes, brèches démantelées s'entrechoquent. Dans la vibration des lumières changeantes, le paysage compose une symphonie lunaire en vert et bleu.

Le centre de Cilaos groupe, sur une terrasse: la mairie, la gendarmerie, la poste, les collèges, un luxueux hôtel départemental et deux rues parallèles, l'une bordée de maisons de vacances appartenant aux « gros moineaux » du littoral, l'autre où se côtoient les boutiques des commerçants et les résidences des fonctionnaires. Autour de ce noyau, seule partie du cirque où l'électricité est distribuée, d'innombrables cases sont éparpillées parmi les blocs et les éboulis. Au cœur de l'agglomération, l'église blanche dresse son svelte clocher où sonnent les heures du temps de l'Amour.

C'est à Cilaos qu'en volontaire bénévole, durant trois ans, j'ai partagé, avec ma famille, le destin d'une population accueillante, riche de trésors puisés au creuset de la misère.

La vie des cinq mille habitants du cirque est rythmée par le jour et la nuit. Toute l'année, l'aurore rougit les sommets à six heures et le crépuscule les embrase vers six heures du soir. Pour économiser la bougie et le pétrole, les gens se couchent tôt. Ils se lèvent avant la pointe du jour. Par exemple, un dentiste donne des consultations à Cilaos un jour par semaine: les premiers patients attendent patiemment dès avant cinq heures ! La grand-messe dominicale remplit l'église bien avant le lever du soleil ! Style de vie et de sommeil auquel il est difficile de se soumettre. Et comme tout vrai Jurassien se soumet difficilement...

A Cilaos, comme partout dans l'île, la quasi-totalité du commerce de détail appartient aux Chinois, commerçants astucieux et débrouillards, au sens aigu de l'ordre et de la solidarité raciale. Dans leurs bazars, on trouve de tout: des produits alimentaires à la vaisselle, de la pâte dentifrice aux cartes représentant le Cervin, de l'arrosoir en plastique aux images pieuses du plus mauvais goût. La boutique du Chinois tient également lieu de bistrot où les hommes gardent le privilège de s'assembler, de palabrer, de s'enrhumer (à coups de verres de rhum). Il se consomme dans le cirque approximativement autant de rhum que de vin.

AU JARDIN DE MON CIRQUE

Les crêtes fustigées
par les vents alizés
mordent le ciel pulpeux
à grands coups de crocs gris.

Un nuage énervé
se déchire
en pleurant
sa futilité.

Au jardin de mon cirque
les agaves étonnés
jettent vers l'infini
leurs longs mâts effilés
reliant nos chagrins
nos blondes espérances
à l'immense au-delà.

Le bananier juteux
étend la houppelande
de ses feuilles en demande
vers le ciel généreux.

Les échoppes de tissus et de vêtements sont tenues par les « Zarabes ». Originaires du Goudjerate, région des Indes dont ils parlent encore la langue, ils ont conservé leurs coutumes musulmanes et leurs costumes indiens. Les hommes gardent le turban noir ou la chéchia. Les femmes portent des pantalons de soie serrés aux chevilles et des saris de couleur vive. Un clou d'or ou d'argent pique la base de leur nez.

Les circuits commerciaux de l'île datent du Second Empire. La distribution, archaïque, a conservé son caractère colonial.

TOURISME ET RÉALITÉ

Le touriste, ébloui par la nature sauvage, repart de Cilaos gavé d'images pittoresques. Toute l'île possède une vocation touristique, inexploitée jusqu'ici, faute d'équipement adéquat. Le Club Méditerranée ne s'y est pas trompé puisqu'il projette d'insérer prochainement la Réunion dans un de ses circuits. Trois pôles d'attraction combleront les « gentils membres »: l'Hermitage, avec sa plage, son lagon et sa végétation littorale; le Volcan, avec ses éruptions intermittentes; Cilaos, avec l'étrange beauté de son fouillis basaltique.

Picorant hâtivement et superficiellement quelques impressions, le touriste découvrira-t-il la réalité ? Il emportera la fascinante vision des vagues cognant les roches noires. Il restera muet devant l'effrayant spectacle d'un volcan aux lueurs infernales. Il s'amusera des hiéroglyphes tracés dans le ciel par le blanc paille-en-queue. Mais la somptueuse beauté d'un cardinal, cet oiseau rouge sifflant sur les agaves, ne saurait révéler les drames humains. Ils semblent le savoir, ces crapauds qui tiennent par milliers de longues et crapuleuses conférences dans les marais, cependant que les martins strient le crépuscule de cris chahuteurs et moisis.

Le touriste, avide de bien-être et de dépaysement agréable, n'entre pas chez les pauvres. Allons chez Polo Payet. Ce tourneur a connu la prison: sans un sou, il avait volé un peu de bois dans la forêt pour obtenir la matière première indispensable à son travail. Son atelier ? Un coin de la case tapissé de vieux journaux; un tour relié par une ficelle à une roue et un pédalier de bicyclette. Jean-Pierre, l'aîné des douze enfants, seconde son père. Il tourne, dans des branches d'olivier, quelques vases, des cendriers, des pieds de chaises. Il taille des ouvre-lettres. Il gagne quelques francs ridicules. La famille a faim, manque de vêtements et s'entasse pour la nuit sur quatre paillasses, avec sa misère résignée.

Dans une paillote, perdue parmi les cailloux et les plants de maïs, un homme au visage bouffi par le rhum et une femme nerveuse cachent gauchement deux infirmes tapis dans un coin. En dehors des grabats destinés à une dizaine de personnes, il reste environ un mètre carré d'espace libre, d'espace vital, d'espace d'épanouissement.

Voici une infirme, accompagnée de quatre enfants, beaux en dépit de leur maigreur et de leur tristesse. Ce sont les quatre gosses illégitimes de cette femme célibataire.

Avec quelle aisance acrobatique on glose, on discourt sur la misère ! Mais quand on la voit de ses yeux, quand on la touche de ses mains, quand on entend les gémissements de ses oreilles, quand on est suffoqué par l'odeur fétide dans son propre nez, il n'est plus question de figures de style.

Comment les touristes, avides de sensations et d'illusions préfabriquées, pourraient-ils rencontrer de tels êtres, revêtus de leur purulent manteau de misère ? Comment décèleraient-ils la détresse de ces familles où l'on mange rarement de la viande; où le lait en poudre distribué par l'assistance médicale gratuite est donné au porc parce qu'on ignore comment s'en servir; où les installations hygiéniques n'existent pas; où on rêve à longueur de vie d'un travail rémunéré; où les dépenses en vêtements sont souvent concentrées sur la fille à marier ? Malnutrition, analphabétisme, absence d'hygiène ne se rencontrent pas dans les hôtels pour touristes. Ni toutes les faims de sécurité, de savoir, de liberté, de spiritualité, jamais atténuées ou satisfaites. Les nantis toujours pressés des pays riches évitent les criantes réalités, les examens de conscience générateurs d'actes de justice et de plans de développement. Ils se suffisent d'une commisération pharisaïque intégrée au nécessaire folklore de l'exotisme.

PARMI LES PETITS BLANCS DES HAUTS

Que je vous narre ma première visite à l'Ilet à Cordes. C'était en octobre 1964. De Cilaos, on y accède par un sentier malaisé. On dégringole au fond d'une de ces ravines taillées à coups de rasoir, de 500 à 600 mètres, pour remonter ensuite de l'autre côté. On découvre la terre dans sa première vie, comme on découvre les entrailles par une plaie béante. Falaises déchiquetées, blocs roulés par les torrents, lumière bleue et soleil cru composent ce livre ouvert de la nature aux premiers âges. Des arbres dégingandés dres-

sent leurs moignons tolérés par les derniers cyclones. Des lichens arbustifs voisinent avec les fougères neuves de la végétation originelle. La terre se modèle, la création se poursuit. Ici, pas besoin de placer le bon Dieu en vitrine.

Chemin faisant, on passe à côté d'une petite grotte divisée en deux parties. Elle a été baptisée le Confessionnal. Une cascade tombe dans la niche du pénitent, où il est lavé de ses péchés. Une autre chute coule, aussi abondante, dans la niche du confesseur.

Sur le sentier, un vieux, pieds nus, porte une poutre sur la tête. Il doit manœuvrer savamment aux virages. Il s'arrête à ma hauteur.

— Quel moune nano zordui ! (Quel monde il y a aujourd'hui !)

— Êtes-vous fatigué ?

— Moin lé brouillé ti bout. (Je suis gêné un brin.)

— Vous allez construire une case ?

— Lé coup d'main. (Je donne un coup de main, gratuitement à un voisin.)

Cela signifie qu'il y aura un coup de rhum ou coup de sec au bout de l'effort. Il m'explique qu'en l'absence de route, tout doit être transporté sur tête d'homme: matériaux, riz, mort dans son cercueil. Avant de me quitter, il lance:

— Vot causement lé façonné ! (Votre langage est imagé !)

Plus tard, je croise un homme, jeune encore. Il se hâte vers Cilaos:

— Moin la gagné un baba ! (J'ai eu un bébé !)

Les cases de l'Ilet à Cordes parsèment les champs de lentilles. Une procession de corvées d'eau revient de la source. Sur cette terrasse surélevée au pied des hauts remparts du cirque vivent quatre-vingts familles, quasiment toutes de couleur blanche, dans des conditions primitives inattendues. Comment cette étrange prolétarisation des Blancs s'est-elle produite ? Ce phénomène, une des originalités de la Réunion, intrigue à juste titre.

Les habitants de l'île ont toujours eu le goût de la famille nombreuse (entre cinq et vingt enfants). Les Blancs, colons et propriétaires, divisèrent autrefois les héritages également entre tous les enfants. On partagea les terres en lanières de plus en plus minces allant de la mer vers les sommets. Bientôt l'émiettement fut tel que les petits propriétaires furent contraints de vendre. En 1836 déjà, les indigents formaient les deux tiers de la population blanche. Ils se réfugièrent dans les Hauts où ils vécurent de cueillettes, de chasse, de difficile jardinage. Leur état devint misérable. On trouve encore leurs descendants dans ces îlets, terrasses exiguës suspen-

dues aux parois. L'Ilet à Cordes en est un exemple. Les Petits Blancs y vivotent encore de brèdes, de lentilles, de chouchoux et de volaille. Les aloès coupés en deux fournissent des tuyaux. Les habitants vont à Cilaos, une « tente » ou corbeille en vacoa sur la tête, vendre leurs maigres produits au bazardier en échange de riz, de savon, de cigarettes ou de pétrole.

Personnages attachants, ces Petits Blancs inspirent une certaine pitié. Marqués par un fatalisme confus teinté de complexe d'infériorité, ils gardent un bonheur superficiel et une digne désespérance. Leur légendaire hospitalité s'accommode de leur noire condition. Un jour, j'entrai dans une toute petite case du cirque de Mafate. Deux vieux habitaient cette paillote lépreuse. Leur lit ? Une large planche et des morceaux de sacs. Sur la terre battue, quelques petites « zaffaires », débris tenant lieu de vaisselle. Le croiriez-vous ? Ils furent tant illuminés par ma visite qu'ils tirèrent d'une cachette une bouteille de Marie Brizard. Elle devait être là depuis des années pour les visites, pour ceux qui confirmeraient par quelques mots la dignité humaine de ce couple déshérité.

Dans chaque case, un coin ou « salon » est réservé aux visiteurs. Un banc, parfois une chaise et partout des parois recouvertes de vieux illustrés achetés au kilo. Alors voisinent sans vergogne le Sacré-Cœur et Brigitte Bardot, l'impératrice d'Iran et Jean XXIII. Par manque de place au « salon », seul le père, la mère et le fils aîné y pénètrent avec les hôtes. Aucune gêne ne règne, on se sent plus à l'aise dans ces cases que dans les confortables cages en béton des pays riches. On prend le temps. Au-delà des rites de politesse et d'un inégalable sens de l'accueil, on accède à une rencontre de personnes. On retrouve des richesses perdues en Europe...

L'HABITAT

Le Réunionnais reste très attaché à la case familiale, même en ville. Pour se marier, il attendra d'avoir construit ou trouvé son habitation. Les deux tiers de la population vivent dans des cases d'une seule pièce ou dans des cases divisées en deux pièces. La classe la plus démunie habite des paillotes. Bâties sur une carcasse de bois, elles sont construites à base de paille de vétiver ou de feuilles de canne séchées. Elles mesurent environ 4 m sur 2,5 m. Parfois, les parois sont assemblées avec des planches nues ou même du carton. La « paillote-misère » amoncelle, dans les grandes agglomérations, des débris hétéroclites en cabanes lépreuses. La case aux murs de bardeaux abrite souvent des Petits Blancs tandis que

la case aux lamelles de bambou tressées, dite paillote à calumet, est édifiée dans les régions sèches. De plus en plus, le toit de paille disparaît au profit des couvertures de tôle ondulée. Un gros effort est consenti par l'administration pour substituer aux peu hygiéniques habitations créoles des cases en dur. Mais l'exiguïté demeure. Les familles nombreuses continuent à s'empiler pour la nuit.

A côté de chaque case, une autre, de très petites dimensions, contient le foyer à bois et quelques ustensiles rudimentaires. Devant la case, un « emplacement » en terre battue est bordé de massifs de fleurs, d'un pied de vigne, d'une treille chouchou aux courges appréciées, des arbres fruitiers, notamment des bananiers et des papayers.

Dans les régions urbaines, M. Debré a fait réaliser depuis son élection de mai 1963 des constructions dont l'ampleur est incontestable. Quelques chiffres:

— 2700 logements terminés en 1967 contre 613 en 1958;
— 130 000 tonnes de ciment importées en 1967 contre 40 000 en 1958;
— 2189 lits d'hôpitaux publics en 1965 contre 1700 en 1958.

La lutte anti-bidonville a été particulièrement appuyée. Elle se heurte à maints obstacles. Comment passer du taudis à un logement dont le loyer est inabordable ? Comment le petit colon montera-t-il son cochon au troisième étage ? Comment les 2700 nouveaux logements suffiraient-ils puisqu'il en faudrait 4000 pour satisfaire les besoins créés par l'accroissement de la population, « compte tenu de la ponction de l'émigration et des espérances mises dans une diminution de la natalité » ?

DÉMOGRAPHIE GALOPANTE ET SCOLARISATION

Le drame profond, tragique, de la Réunion réside dans sa progression démographique. Le taux moyen de natalité a dépassé 4 % ces dernières années, se situant parmi les records du monde, derrière le Grœnland et le Vénézuéla. L'île dénombre aujourd'hui plus de 420 000 habitants, dont 220 000 assistés. On compte une personne active sur quatre parmi les êtres se situant entre 15 et 60 ans. La jeunesse de moins de 20 ans constitue près des deux tiers de la population. Cette jeunesse pléthorique, énorme, envahissante, sous la poussée de laquelle craquent les cadres traditionnels de la vie réunionnaise, fait trembler les gouvernements et les éducateurs qui ne sont pas certains de pouvoir canaliser ces énergies.

Dans le cadre d'une éducation populaire, une vaste campagne sensibilise les couples à leurs responsabilités en faisant appel au respect profond de leurs individualités et à la discipline. Le gouvernement, de son côté, a lancé sept centres d'orientation familiale, où la pilule et le stérilet sont généreusement recommandés. Le peu de succès de ces centres a déçu ses initiateurs. Les Réunionnais, principalement les gens de couleur, semblent bouder la mise au pas sur le plan de la régulation des naissances. Un médecin me le confiait dans son langage abrupt:

— La pilule ? C'est le génocide de la race blanche !

En raison de cette irrésistible poussée des jeunes, les autorités ont multiplié les écoles élémentaires, les écoles secondaires inférieures. Aujourd'hui, on ne rencontre plus que 20 % d'illettrés lors du recrutement, alors que la grande majorité des adultes souffre d'analphabétisme. Le conflit des générations trouve là une amplification inattendue.

Depuis toujours, le français est enseigné dans les écoles. Bourbon a fourni d'illustres noms à la France: six académiciens, des amiraux, des ministres. Leconte de Lisle, Parny et Dierx ont apporté leur tribut à la littérature. Quel petit Parisien ne connaît ces vers d'un poème barbare de Leconte de Lisle, dépeignant le Bernica, un des sites les plus enchanteurs de l'île ?

Perdu sur la montagne, entre deux parois hautes,
Il est un lieu sauvage, au rêve hospitalier,
Qui, dès le premier jour, n'a connu que peu d'hôtes;
Le bruit n'y monte pas de la mer sur les côtes,
Ni la rumeur de l'homme: on y peut oublier.

La langue parlée de la Réunion, le créole, dérive du français, s'émaille de termes de marine et de locutions savoureuses. Jugez-en plutôt:

— Amarre à li. (Attache-le.)

— Té l'a vi à moin ? (M'as-tu vu ?)

— Rôde à moin. (Cherche-moi.)

— Son zié y savire si moin. (Son œil me regarde amoureusement.)

— Li lé en l'air. (Il est en haut.)

— Z'escargots y connaient son zerbe. (Je sais à qui je m'adresse.)

— Mi aime aou mon doudou ! (Je t'aime, ma chérie !)

— Li promène son pied d'riz ! (Il promène celle qui l'entretient.)

— Guète in pé, marmailles là, y râlent si la qué la mariée ! (Regarde, ces enfants tirent sur la traîne de la mariée !)

Depuis 1964, les cantines scolaires s'implantent progressivement à côté des écoles publiques et privées de chaque localité, distribuant chaque midi un repas substantiel, équilibré et quasi gratuit à chaque écolier. Les instituteurs le constatent: grâce à cette amélioration dans l'alimentation, les écoliers travaillent mieux. Après les grandes vacances, trois semaines sont nécessaires aux enfants pour que leur état physique leur permette d'étudier à nouveau normalement.

La pénurie de maîtres inquiète. Pour pallier cette déficience, on confie l'enseignement aux porteurs du brevet élémentaire, sans qu'ils aient à effectuer leurs études à l'école normale. Nécessité fait loi. Depuis peu, les Français peuvent commuer leur service militaire en service de coopération technique. Ils sont près de trois cents métropolitains à enseigner dans l'île à tous les degrés.

Deux lycées reçoivent un nombre grandissant d'étudiants. Celui du Tampon, ouvert en 1965, accueille déjà 2700 élèves. Les centres de formation pour adultes (apprentissage rural, technique, maritime) prennent naissance et se chargent d'espoir. Toutefois, l'avenir demeure sombre. Ne perçoit-on pas déjà la sourde colère des milliers de jeunes bacheliers et diplômés sans emploi ?

Chaque année, on enregistre 17 000 naissances et 4000 décès. Le surplus de population est d'environ 13 000 âmes. Voilà le drame: 10 000 jeunes par an en âge d'entrer sur le marché du travail et qui grossissent les listes d'attente. Où trouveraient-ils de l'embauche: dans l'agriculture saturée ? dans l'industrie quasiment inexistante ? Selon les plans, l'émigration vers la France métropolitaine devrait absorber annuellement 3000 jeunes gens et jeunes filles. En dépit d'indéniables efforts, le nombre des départs reste inférieur aux prévisions.

Dès lors, les langues se délient. D'autant plus que les postes à transistor transportent la connaissance dans les endroits les plus reculés. Partout, on sait le train de vie des pays riches, leur luxe, leurs gaspillages, leurs dépenses insensées en armement. Le découragement s'accentue et cultive les ferments de révolte. L'avenir économique de l'île permettra-t-il d'éviter une tragédie ?

DU COTÉ DE L'ÉCONOMIE

Le régime foncier de la Réunion peut être résumé brièvement: le 3 % des propriétaires du sol possèdent 97 % des surfaces cultivées. Le fermage n'existe pratiquement pas. En revanche, environ

17 000 petits colons partiaires doivent un tiers de la récolte au propriétaire du terrain, un tiers à l'usinier et ne bénéficient que du dernier tiers. A la suite d'enquêtes sociales, on a pu établir qu'environ 80 000 à 100 000 personnes vivent de revenus compris entre 30 centimes et 1,5 franc suisse par personne et par jour. On comprend, dès lors, la misère grave, source de rancœur et de désir de changement.

La disparité considérable entre le secteur public et le secteur privé accentue ces sentiments. Un instituteur gagne cinq fois plus qu'un ouvrier qualifié. Un clerc de notaire s'est transformé en cantonnier pour augmenter son revenu: il se rend maintenant en voiture à son travail. Il n'est pas rare qu'un balayeur de salle à l'hôpital départemental touche un salaire mensuel qu'on qualifierait volontiers de ministériel, grâce aux prestations sociales officielles dont il bénéficie.

La Réunion, avec sa monoculture de la canne à sucre, est consciente de la fragilité de son économie. La tradition et les conditions climatiques s'allient pour maintenir et développer la culture de la canne. La production annuelle s'élève à près de 250 000 tonnes de sucre, soit le 90 % des exportations du département. Le Marché Commun garantit l'absorption à un prix longtemps rêvé de la production de l'île.

Les autres produits agricoles dignes de mention sont le géranium, la vanille, le vétiver, le tabac et le thé.

Le secteur secondaire (industrie, bâtiment) n'occupe que 21 000 personnes, y compris celles des grandes sucreries.

Le secteur tertiaire (administration, commerce, transports, banques, professions libérales) s'est gonflé rapidement et emploie notamment 7500 fonctionnaires grassement payés.

Le 13 mars 1968, M. Michel Debré a inauguré l'usine hydro-électrique de Takamaka, fierté de l'île, susceptible de produire 78 millions de kwh. Cette impressionnante réalisation donnera-t-elle le branle à l'industrialisation ? Chacun l'espère.

L'existence de deux classes apparaît toujours plus nettement: l'une privilégiée (la bourgeoisie foncière et commerciale; les fonctionnaires), l'autre pauvre. Pour combler le fossé, l'administration française intervient à bon escient. Sous l'impulsion de M. Vaudeville, l'actuel et premier préfet qui ne soit pas un gouverneur, mais un préfet hanté par la misère des masses, soucieux de la montée humaine de la population, l'équipe au pouvoir s'engage toujours plus nettement. A-t-elle lancé un pari d'honneur pour sauver l'île de son sous-développement ? Les routes, les écoles, les hôpitaux,

la sécurité sociale ont bénéficié d'un appui financier spectaculaire de la part de l'Etat. Ces sacrifices évidents et soutenus seront-ils prolongés par ceux qui détiennent la puissance dans la bourgeoisie? Si les détenteurs du capital ne songent qu'à augmenter leurs profits sans modifier les structures existantes, si par des investissements peu ou pas productifs ils ne placent pas la Réunion sur la voie du progrès et de la justice sociale, la classe pauvre prendra l'initiative d'une révolte.

Une population dominée par de longues années d'esclavage et de régime colonial, marquée par une mentalité d'assistés dans la départementalisation, enlisée dans la misère et la malnutrition, trouvera difficilement et lentement l'énergie nécessaire pour sortir de son état et pour exercer l'imagination créatrice, la persévérance, l'initiative qui lui manquent. Certes, le développement saute aux yeux, l'augmentation du niveau de vie est indéniable pour certains. Il est à souhaiter que l'élite ne se laissera pas leurrer par ces progrès relatifs. Assumera-t-elle sa mission ? Saura-t-elle être juste, c'est-à-dire traiter les petits vraiment comme des hommes ?

Trouvera-t-on encore des affiches comme celle qu'un pharmacien de Saint-Denis avait placée dans sa vitrine: « On cherche une cuisinière désirant *vraiment* travailler » ? Il avait souligné.

Entendra-t-on souvent des appels comme ceux dont j'ai été le témoin au Dispensaire antituberculeux de Saint-Pierre ? Dans le hall d'attente patientaient une cinquantaine de personnes. Une infirmière, alerte et brune, surgit d'une porte latérale:

— Ceux et celles qui s'annoncent pour la lèpre, avancez !

— Ceux et celles qui s'annoncent pour la syphilis et les maladies vénériennes, avancez !

La justice n'est pas seulement une question de salaire, mais essentiellement une question de respect des personnes, une question de rapports entre les personnes.

PROBLÈMES RELIGIEUX

Au long des chemins et des sentiers, d'innombrables « p'tits bons dieux » ou oratoires bariolés, des statues de saint Expédit devant lesquelles brûlent des cierges en abondance, témoignent d'une religion entachée de superstition. L'île est traditionnellement catholique. Les Pères, conscients de la situation, évitent toute colonisation spirituelle ou morale. Par une rencontre de pauvres, ils ne descendent pas, mais se haussent à hauteur d'homme. Leur tâche dépasse les forces humaines. A Sainte-Clotilde, un missionnaire

s'est trouvé seul durant plusieurs années à la tête de 22 000 catholiques.

Depuis le Concile Vatican II, les chrétiens, quant à eux, tentent de se défaire de rites folkloriques ou conventionnels, pour s'engager dans un renouveau des mentalités religieuses. Cette mutation ne s'opère pas sans douleur. Elle débouchera sur plus de pureté, sur plus de vérité, sur plus d'authenticité... La jeunesse exige particulièrement que l'Evangile soit vécu dans le quotidien de la vie. La justice et la fraternité sont à ce prix. Je n'oublierai pas cette remarque entendue là-bas: « Si ça ne nous a jamais gênés d'être chrétiens, nous ne sommes pas vraiment chrétiens ».

Les quelques protestants de Bourbon célèbrent le culte à la Maison des œuvres du diocèse. L'œcuménisme, fuyant l'abstraction, se vit.

Les Musulmans observent scrupuleusement leur religion, singulièrement le ramadan.

Les Malabars (Indiens de religion tamoule) ne s'inquiètent pas de leur bivalence: ils pratiquent les rites tamouls et se réclament en même temps du catholicisme. Chaque année, se déroule une cérémonie haute en folklore: la marche sur le feu. Après un jeûne long et sévère, des pénitents passent en procession dans les villages, précédant un char sur lequel trônent des idoles, au milieu des fleurs et des miroitements des verroteries de pacotille. Les tam-tams créent l'atmosphère. A côté de la pagode, un tapis de braises incandescentes (6 m sur 3 m) répand une chaleur insupportable. C'est le feu que traverse chaque pénitent en marchant, en dansant à plusieurs reprises, pieds nus, sans se brûler la plante des pieds. Fleurs, aspersions, encensement au camphre, sacrifice de cabris, offrande de fruits, rien n'y manque. Les spectateurs découvrent des valeurs insoupçonnées et se remettent en question à la lumière de ces rites étonnants.

MENTALITÉS

Face au manque de travail, au chômage, on a vite taxé les inactifs de paresseux, de bons-à-rien. Cette calomnie soulage les bonnes consciences. Elle évite l'analyse lucide des faits et des situations. Comment peut-on accuser des êtres sans emploi ? Leur a-t-on confié un rôle de responsables dans le passé ou les a-t-on maintenus au niveau d'exécutants dociles et soumis ? La sous-alimentation, les longues marches sous le soleil, l'habitude du malheur, de la dépendance et de la pauvreté, n'ont-elles pas créé une passive résignation ? Un être ne doit jamais être renié, regardé

définitivement comme incapable. On reconnaît vraiment un homme pour son égal le jour où les échecs qu'il connaît n'entament pas la confiance qu'on lui porte. Surtout s'il est faible et tombe souvent.

Ces êtres en devenir recèlent des qualités, des valeurs originales. Leur sens de l'accueil est proverbial. Quelle famille européenne céderait l'unique lit de sa maison à deux étrangers totalement inconnus, comme je l'ai vu ? Si, privés du minimum, nous recevions un paquet d'habits pour vêtir les membres de notre famille, comment réagirions-nous ? Germaine, notre voisine, se trouvait dans cette situation. Elle n'eut rien de plus pressé que d'alerter ses voisines, aussi pauvres qu'elle, pour partager...

A ces valeurs d'accueil et de solidarité humaine, il convient d'ajouter une gaîté innée; un sens du rythme, du mouvement et des symboles; une passion à danser le séga; un goût des couleurs chantantes; une patience en quête de joies capitales; un style de vie naturel soucieux d'épanouissement. « La civilisation industrielle ne constitue qu'un passage vers la civilisation des loisirs, dit Léopold Senghor; c'est ce jour-là, sans doute, aux alentours de l'an 2000, lorsque l'homme ne travaillera plus que 4 heures par jour et qu'il lui faudra remplir les vides de son existence, que l'on prendra conscience de l'apport que constituent le don du rythme et de l'image, la chaleur communielle, l'intuition créatrice, bref, la culture noire. »

CETTE ILE AU BOUT DU MONDE

La mer, les volcans, les montagnes ont façonné les gens de l'île. L'humidité, la moiteur de l'air sucent les énergies potentielles: la capacité de travail diminue sous les tropiques. En revanche, les habitants de Bourbon se caractérisent par une clarté d'âme, une gentillesse désarmante, une inclination au silence. La mer infinie, le ciel immense, les couleurs flamboyantes de cette île de rêve suscitent des poètes et des métaphysiciens. Chaque indigène, sensible et réservé, délicat et passionné, abrite un troubadour et un mystique. Pétri de solitude, acharné à se défendre contre toute curiosité fouillant sa joie et sa souffrance, le Réunionnais vibre aux gestations de son île. Il a peur de la jeunesse, il a peur des idées, il a peur du mouvement. Pourtant, audacieusement, il crie sa soif de liberté, de justice, de dignité humaine, à travers la jeunesse, les idées, le mouvement.

Je suis parti là-bas parce que j'aimais des inconnus dans le tiers monde. Et quand on aime, on a besoin de se rendre présent.

Dans l'impossibilité de me rendre présent à tous, j'ai opté pour un lieu déterminé. J'y suis resté trois ans. J'ai partagé le destin des Réunionnais; j'ai fait route avec eux. Ils m'ont enrichi de tous leurs mots lourds d'espérances, de tous leurs gestes chargés d'amour.

Pâques 1968

Paul Jubin

TROIS ANS

J'ai vécu dans une île amoureuse du ciel,
sortie de l'océan dans un jet de violence,
hérissée de pitons et pimentée de sel,
conservant de la mer les bleues phosphorescences.

J'ai vécu dans une île amoureuse des jours
fécondés par le vent semant l'exubérance
au jardin des palmiers où se penche l'amour,
au verger où les fruits ont la fraîcheur d'enfance.

J'ai vécu dans une île amoureuse des nuits
où l'eau douce aux ravines en secret frétille,
tandis que dans le ciel moelleux et sans bruit
rôdent les lourds parfums de sucre et de vanille.

J'ai vécu dans une île amoureuse du rêve.
Chaque jour à mains pleines je m'en suis nourri !
Point ne suis rassasié de cette folle sève:
pourquoi faut-il quitter le printemps qui sourit ?

PARTIE ADMINISTRATIVE